

vous n'en auriez pas moins su le soir même ou au plus tard, le lendemain matin, tout ce qui s'était passé entre nous.

— Sans doute, reprit Mme de Paulhac dont l'irritation croissait devant la nouvelle attitude de sa nièce ; sans doute, mademoiselle est la franchise même, mademoiselle n'agit qu'au grand jour. Comment donc ce fait-il qu'elle ait donné rendez-vous à son amoureux, à l'ombre d'un kiosque écarté où elle savait que personne ne viendrait la troubler ?

— Vous en avez menti ! jamais je n'ai donné de rendez-vous ! Et quand à m'avoir réchauffée, si vous m'avez rechauffée, on vous a largement payé votre feu, vous le savez bien. Mais je m'en vais car vous me feriez vous dire des injures...

Antoinette se disposait à quitter la chambre, naïvement persuadée qu'elle avait gardé la plus grande modération de langage, lorsque sa tante, voyant qu'elle n'obtiendrait rien d'elle par l'intimidation, voulut essayer de l'attendrissement.

— Si je me suis trompée, Antoinette, dit-elle : pardonnez au chagrin d'une mère qui avait cru assurer l'avenir de son enfant et qui voit s'évanouir toutes ses espérances.

Mme de Paulhac était excellente comédienne lorsqu'elle voulait s'en donner la peine ; son accent désolé convainquit Antoinette, mais la franchise même de la jeune fille rendit cette nouvelle ruse inutile.

— Oh ! ma tante, dit-elle, déjà calmée : ce n'est pas la peine de vous faire du chagrin pour cela. Je vous assure que Madeleine n'aime pas M. Raucourt, et je n'ai pas le moindre scrupule à ce sujet.

— Ma chère, reprit sa tante, un peu dérouter par cet excès de crédulité et de franchise ; je n'ai point dit que Madeleine aimât M. Raucourt. Madeleine ne se permettrait pas de disposer de son cœur sans l'agrément de sa mère, mais moi, j'avais songé pour ma fille à ce mariage qui aurait comblé tous mes vœux en la rendant parfaitement heureuse.

— Comment pourrait-elle être heureuse sans aimer son mari ?

— Mon Dieu, vous jugez cela en enfant que vous êtes ! une femme peut être fort heureuse, mariée à un galant homme ; sans éprouver pour lui un sentiment romanesque.

— Je ne peux pas croire cela, ma tante.

— Peu importe que vous le croyiez ou ne le croyiez pas, dit Mme de Paulhac, impatientée ; ce n'est pas vous que cela regarde.

— Si vraiment, ma tante, cela me regarde puisque M. Raucourt m'aime et que je l'aime.

— Ou que vous aimez ses millions...

La jeune fille bondit.

— Ah ! c'est trop fort ! Parlez pour vous ! Ne sont-ce pas précisément ses millions qui vous tentent et songez-vous au bonheur de Madeleine, en voulant lui faire épouser un homme qui, non seulement ne l'aime pas, mais en aime une autre ? D'ailleurs, avez-vous jamais su ce que c'est que d'aimer, vous qui n'aimez pas votre mari ?

Mme de Paulhac rougit sous son fard, à ce coup droit qu'elle n'avait point prévu. Mais elle se remit aussitôt et se réjouit même à l'idée du parti qu'elle pouvait en tirer. Au fond, cette scène arrangeait admirablement les choses, car elle rendait inévitable le départ de sa nièce. Ce départ, sans doute, la priverait d'une somme appréciable, mais qui ne pou-